

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustrée, paraissant tous les samedis

VOL. I. No 6

MONTREAL, SAMEDI, 13 JUILLET, 1895.

LE No. 5 CENTS

LES
D
R
A
M
E
S
D
E
P
A
R
I
S



R
O
C
A
M
B
O
L
E

LEGER ST. JEAN,

HORLOGER & BIJOUTIER



1116 RUE ONTARIO

Constamment en mains un assortiment complet de Bijouteries, Argenteries, Montres et Horloges, qu'il vendra à des prix défiant toute compétition.

Une visite est respectueusement sollicitée.

IMPORTANT ! !

Nous remercierons gratuitement le 1er No. à ceux qui nous feront parvenir leur adresse, soit par carte Postale, ou par Telephone.

Si vous connaissez quelqu'un de vos amis qui ne l'ont pas lue, donnez nous leurs adresses, et nous agirons en conséquence.

TEL. BELL, 6256.

BUREAU 968 RUE ONTARIO

MONTREAL.

MAGASIN DU PEUPLE



GUILMETTE & GUIMET

MARCHANDS DE CHAUSSURES

1107 RUE ONTARIO

Offrent \$16,000 de chaussures à moitié prix durant ce mois
VENEZ NOUS VOIR ET VOUS SEREZ SATISFAITS.

PROFITEZ DU BON MARCHÉ

N'OUBLIEZ PAS L'ADRESSE

1107 RUE ONTARIO

GUILMETTE & GUIMET.

ATTENTION A L'ARRIVEE

DU FAMEUX

Joseph Fipart dit Rocambole

EN VENTE PARLIE DANS LE NO. 7

pour son portrait dans le No. 3



Si tu ouvres la bouche, si tu fais un simple mouvement



— D'un seul, je ne sais pas, mais avec deux.
 — Soit, mettons-en trois même ; l'essentiel, c'est qu'il l'assomme.
 — Mais où et comment ?
 Le baronnet se prit à sourire.
 — Tu ne seras jamais qu'un niais, Colar, mon ami.
 — Merci, capitaine, bien obligé.
 — Est-il donc bien difficile d'entraîner un homme quelque part, dans un cabaret, hors Paris, n'importe où ?
 — Oh ! s'écria Colar, j'ai une idée... et une fameuse, allez !
 — Voyons l'idée, drôle ?
 — Je pense, dit Colar, que moi, qui suis son ami, je pourrais lui dire que je suis sur la trace de Cerise, l'emmener du côté de Bougival, un soir, et le faire assommer par Nicolo et le serrurier.
 — L'idée est bonne. Eh bien ! crois-moi, mets-la à exécution le plus tôt possible. Cependant, attends que je t'aie écrit.
 Et sir Williams donna encore quelques ordres à son lieutenant, et, le soir même, il partit pour la Bretagne.

XXXIV

Il y avait cinq jours que madame de Beaupréau et sa fille étaient arrivées aux Genêts, et trois que le chef de bureau les y avait rejointes. Les habitudes étaient déjà prises, et ces deux femmes, qui vivaient si retirées à Paris, n'avaient eu aucune peine à se faire à cette bonne et simple existence de province, si calme et si noble en sa monotonie. D'ailleurs, la vie matérielle le cédait si bien en elles à la vie morale, les angoisses de l'esprit et du cœur y tenaient une si grande place, qu'elles eussent vécu dans un désert sans s'en apercevoir.

Hermine, repliée en elle-même, semblait se complaire en sa douleur, et sa mère, cette mère attentive aux souffrances de sa fille, épiait avec inquiétude sur son visage les progrès de ce mal qui rongait son cœur.

Les visiteurs avaient adopté l'existence patriarcale de la baronne de Kermadec.

Le dîner avait lieu à midi, on soupa à sept heures ; la soirée réunissait au salon M. et Mme. de Beaupréau, Herminé, le recteur du village et la douairière. Quand, toutefois, le temps était mauvais, M. de Beaupréau, Mme. de Kermadec et le recteur jouaient au whist, Thérèse et sa fille faisaient de la tapisserie dans un coin.

Si le temps était beau, si la bise de janvier ne soufflait point trop rudement, le chef de bureau et sa famille sortaient dans le milieu du jour, et s'égarèrent dans les bois voisins.

Un matin, le facteur rural apporta une lettre à M. de Beaupréau ; elle contenait deux lignes et était ainsi conçue :

« Je pars dans une heure et ne m'arrêterai qu'à Saint-Malo. D'après mes renseignements, Saint-Malo est à seize kilomètres des Genêts ; venez m'y attendre, j'y serai après-demain matin »

M. de Beaupréau détruisit la lettre de sir Williams, et prétextant l'inquiétude où le mettait la non-arrivée d'une dépêche importante qu'il attendait de son ministère pour faire atteler un cheval à un tilbury et se rendre à Saint-Malo, où il fallait la réclamer au bureau de poste.

— Emmenez Jonas avec vous, lui dit madame de Beaupréau.
 — Non, c'est inutile.
 — Vous n'avez point l'habitude de conduire des chevaux... ce serait prudent.

— Inutile, vous dis-je, ma chère amie.
 Et M. de Beaupréau se pencha à l'oreille de sa femme.
 — Je vais, dit-il, chercher des nouvelles de sir Williams.
 Thérèse tressaillit, comprit et se tut.
 — Ecoutez, lui dit encore M. Beaupréau, j'espère être de retour avant la nuit ; si vous veniez à ma rencontre... jusqu'au Sault-du-Moine ?
 — Nous irons, répondit Thérèse.

M. de Beaupréau partit, méditant déjà tout un plan de mise en scène pour la présentation de sir Williams.

Il arriva à Saint-Malo, où le baronnet était depuis une heure et l'attendait, les pieds sur les chenets, dans une chambre d'hôtel.

— Pardieu ! beau-père, s'écria sir Williams, vous êtes ponctuel... c'est bien.

— Je suis parti au reçu de votre lettre.
 Le baronnet et M. de Beaupréau se serrèrent la main cordialement, et le premier reprit :

— Voyons, parlons sérieusement. Où en sommes-nous ?
 — Tout va bien. Madame de Beaupréau est tout à fait pour nous.

— A merveille. Comment me présenterez-vous ?
 — Oh ! dit fièrement le Beaupréau en clignant de l'œil derrière ses lunettes bleues, j'ai mon plan.

— Voyons, quel est-il ?
 — De Saint-Malo aux Genêts, poursuivit le chef de bureau, il y a une route assez mauvaise.

Je la connais, dit froidement sir Williams, lequel, au temps où il se nommait le vicomte Andrea, avait, on s'en souvient, habité la Bretagne et le manoir de Kerloven, aujourd'hui la propriété d'Armand de Kergaz.

Or, Kerloven n'était qu'à vingt kilomètres des Genêts, en se dirigeant vers l'ouest, et le vicomte Andrea avait fait vingt fois cette route.

— Vous la connaissez ? murmura M. de Beaupréau à son étonnement.

— Mieux que vous, beau-père.
 — Alors, vous voyez d'ici le Sault-du-Moine ?
 — Parbleu !

— Eh bien, ces dames viendront à ma rencontre jusque-là et j'ai médité un petit plan de présentation fortuite. Le Sault-du-Moine, vous le savez, est l'endroit le plus sauvage de la falaise.

— Oui. Eh bien ?
 — Si, lorsque ces dames y arriveront, elles vous y trouveraient... pour peu que vous ayez l'air triste et fatal...

— Parfait ! je comprends... Mais il a mieux encore, beau-père.

— Et quoi donc ?
 — Je pourrais vous sauver d'un grand péril.
 — Moi ?
 — Vous. Ecoutez donc.

Et sir Williams, avec son infernal génie, développa à M. de Beaupréau toute une vaste mise en scène dramatique, faite pour séduire l'imagination d'une jeune fille, et que nous allons lui voir mettre à exécution avec ce sang-froid et cette précision qui caractérisent tous les actes de sa vie.....

M. de Beaupréau avait donc donné rendez-vous à sa femme et à sa fille à cet endroit de la route de Saint-Malo aux Genêts qu'on nommait le Sault-du-Moine.

Il n'est rien au monde, peut-être, d'aussi pittoresque et d'aussi sauvage d'aspect que cette route.

En quittant le vallon au fond duquel se trouve le marais des Genêts, elle commence à s'élever par rampes brusques, vers l'ouest, dans la direction de la mer, et court bientôt au bord des falaises, dont elle gigantesque de granit, dont les colossales déchirures, les crevasses béantes, au fond desquelles rugit et gronde toujours le vieil Océan, rappellent les côtes de la Manche et les environs d'Étretat.

La falaise, qui, au fond du vallon des Genêts, s'abaisse au niveau de la mer et disparaît presque à la marée montante, insensiblement en se dirigeant vers l'ouest, monte toujours et sans cesse, et atteint les proportions d'une montagne, ou plutôt d'une succession de masses granitiques superposées comme les marches d'un escalier de Titans.

La route suit fidèlement ces accidents de terrain, au sortir

d'un bois de châtaigniers, et souvent elle se rapproche de la lèvre des falaises, à ce point qu'une voiture rencontrant une pierre sous sa roue, et venant à verser, irait se précipiter dans la mer.

En quelques endroits même, elle est assez étroite, assez rapidement inclinée pour qu'il soit besoin d'une grande prudence, si l'on conduit un véhicule quelconque attelé d'un cheval fougueux. Les coudes brusques formées par elle, et venant mourir tout au bord de la falaise, sont effrayants à voir.

Il y a surtout et qu'on nomme dans le pays le "Sault-du-Moine", où besoin est de tenir solidement un cheval en main et de serrer le frein des roues, car la route tourne subitement, décrivant un angle aigu, et, au sommet de cet angle, n'est séparée du précipice que par une étroite bande de gazon d'où surgissent quelques garde-fous impuissants.

Cet endroit dangereux est cependant un but de promenade de temps immémorial, et de ce point culminant, bien qu'il ne soit en réalité qu'aux deux tiers de l'élévation de la falaise, on aperçoit le plus splendide panorama du monde. D'un côté la terre, de l'autre l'Océan, l'Océan immense, borné par un horizon toujours brumeux, dont le flot couronné d'écume vient battre cette muraille de granit taillée à pic, à une profondeur de plusieurs centaines de mètres.

Le Sault-du-Moine, qui tirait son nom d'une légende perdue dans la nuit des temps, était à deux kilomètres environ du manoir des Genêts, et, ainsi que cela avait été convenu entre M. de Beaupréau, sa femme et sa fille, ces dames s'acheminèrent à sa rencontre vers les trois heures de l'après-midi, profitant d'un soleil tiède et d'une température moins âpre qu'on n'eût pu l'attendre de la saison où l'on était alors.

Au moment où elles allaient atteindre le Sault-du-Moine, les deux femmes aperçurent, perchée sur une pointe de la falaise, au-dessus du Sault-du-Moine, et si près du précipice qu'on avait le vertige en la regardant, une silhouette immobile, celle d'un homme qui paraissait abîmé dans la contemplation de l'Océan, car c'était un sujet de rêverie pour les âmes où Dieu a mis un grain de poésie mélancolique.

On aurait pu, grâce à la distance, prendre cet homme pour un douanier ; mais un cheval de main, d'une grande beauté, attaché au bord de la route et paraissant lui appartenir, venait détruire une semblable hypothèse. Le Sault-du-Moine formait comme un étroit vallon au sommet des falaises, et le cavalier s'était assis un peu plus haut encore sur la pointe du rocher, les pieds pendants dans le vide. La tête appuyée dans une de ses mains, il semblait fixer avec une tenacité étrange cette mer immense, dont le murmure sourd montait jusqu'à lui, sans tourner ses yeux vers la terre, sans paraître savoir qu'il existât autre chose que ce bloc de granit qui lui servait de siège, et cet Océan sans fin qu'il contemplait.

— Oh ! le beau cheval, murmura Hermine en caressant, en passant, la croupe lustrée de la monture.

— En effet, répondit Thérèse, assez étonnée de voir en ce lieu sauvage et dans un pauvre pays éloigné des grands centres de la fashion une bête de prix. Il appartient sans doute à l'homme que nous voyons là-haut.

Une petite valise bouclée sur la selle en même temps qu'un manteau de voyage, et les crosses luisantes d'une paire de pistolets sortant à demi des fontes, attestaient, du reste, que le cavalier n'accomplissait point une simple promenade, et qu'à la suite d'une longue route, à en juger par l'écume qui blanchissait le mors et la fange séchée qui mouchetait le ventre et le poitrail de sa monture, il s'était arrêté là par hasard, séduit sans doute par ce spectacle imposant qu'il avait sous les yeux.

Toute jeune fille a une certaine dose d'imagination qui cherche sans cesse ses aliments. Pour elle, tout est le point de départ d'un roman, et la circonstance la plus fortuite devient un prétexte à l'étrangeté. Dans cet homme dont elle ne pouvait saisir la physionomie, le costume, ni deviner l'âge, à cause

de l'éloignement, elle vit tout de suite un jeune homme rêveur et malheureux, demandant aux voyages, aux grands spectacles de la nature, l'aspect austère et triste de l'Océan, des consolations pour son âme où déjà peut-être les passions avaient fait naître de cruelles tempêtes.

De là à bâtir tout un roman, c'était, pour une jeune fille exaltée déjà en sa propre douleur, la chose la plus facile et la plus simple.

Quant à madame de Beaupréau, elle avait tressailli sous le poids d'une émotion subite :

— Qui sait ? avait-elle pensé tout à coup, si ce n'est point là sir Williams B...

Déjà Hermine s'était assise au bord de la falaise sur une bande de gazon qui poussait verte et drue au bord du précipice, et elle avait subi cette attraction mystérieuse de l'Océan qui force à le contempler ; mais, cependant, et de temps à autre, elle levait la tête et jetait à la dérobée un regard curieux et plein de sympathie à cet homme qui semblait avoir oublié la terre pour embrasser la mer d'un regard ardent.

Madame de Beaupréau s'était assise auprès de sa fille.

— Mère, dit tout à coup Hermine, qui sentait en cet endroit plus vivement l'étreinte de sa morne douleur et s'efforçait de la tromper, que peut faire cet homme en ce lieu ?

— Je ne sais, répondit Thérèse. Peut-être est-ce un peintre...

— Un pauvre artiste posséderait-il un si beau cheval ?

— C'est juste mon enfant.

— Et puis, ajouta Hermine, un peintre dessinerait, il aurait un album sur ses genoux... un crayon à la main.

— C'est un voyageur, en ce cas, un touriste qui aura été séduit par la beauté et le grandiose de ce site sauvage.

— Ou peut-être, murmura Hermine, un homme qui souffre et se réfugie dans la grandeur de Dieu...

Madame de Beaupréau tressaillit encore, mais, cette fois, il y eut au fond de son émoi une joie et une espérance secrètes...

Hermine avait un moment laissé dormir sa propre douleur pour songer à ceux qui pouvaient souffrir comme elle ; et l'on prétend que la douleur n'est éternelle et inguérissable qu'alors qu'elle est égoïste et ne vit qu'en elle-même.

Et madame de Beaupréau se disait :

— Si cet homme était jeune, s'il était beau, si son front portait l'empreinte d'une tristesse du cœur, cette tristesse qui rend sympathiques ceux dont elle voile le regard ; si enfin cet homme était celui que nous attendons... une première entrevue, dans ce lieu, qui sait ?

Et, dans son égoïsme de mère, la pauvre Thérèse aurait voulu douer l'inconnu de toutes les vertus, de toutes les perfections, afin que sa fille vint à l'aimer.

Cependant, le soleil déclinait vers l'horizon ; le ciel terre déjà, reprenait insensiblement ses tons gris et nuageux ; le bord de mer, se levant peu à peu, courbait les bruyères en sifflant, et le tilbury de M. de Beaupréau n'apparaissait point encore au point culminant d'où la route descendait verticalement et par une pente rapide vers le Saut-du-Moine, lorsqu'un bruit lointain se fit entendre, ressemblant au trot d'un cheval et au roulement d'une voiture.

L'inconnu se leva alors lentement, quitta son rocher et descendit, s'enveloppant dans les vastes plis d'un manteau qui le faisait ressembler ainsi au Manfred de lord Byron. Sa démarche pensive attira les regards d'Hermine, comme son immobilité l'avait séduite tout à l'heure, et les deux femmes, si elles ne purent tout à fait distinguer ses traits, remarquèrent cependant qu'il était jeune et paraissait mis avec cette élégante simplicité qui caractérise l'homme du monde en voyage.

Mais il y avait dans ses mouvements, dans sa marche, dans tout l'ensemble de sa personne, un mélange de tristesse et d'étrangeté qui frappait. Il semblait traîner le fardeau d'une destinée fatale.

Les deux femmes le virent s'éloigner, mettre le pied à l'étrier et pousser son cheval dans la direction de Saint-Malo. Mais en ce moment aussi un point noir apparut au sommet de la côte; ce point noir grandit et ressembla à un attelage qu'un cheval fougueux eût emporté. En même temps, Mme. et Mlle. de Beaupréau, qui avaient suivi l'inconnu du regard, entendirent des cris lointains qui semblaient provenir de cette voiture aperçue à un kilomètre de distance; puis elles virent le cavalier s'élançer au grand trot à sa rencontre.

Puis encore une lueur rougeâtre suivie d'une détonation se fit, et l'attelage emporté s'arrêta.

Tout cela s'était passé à une certaine distance, et il avait été impossible aux deux femmes de s'en rendre un compte bien exact; mais devinant un malheur et pensant que cette voiture était celle de M. de Beaupréau, elles se prirent à courir, et arrivées sur les lieux, elles purent deviner ce qui s'était passé.

Le cheval de M. de Beaupréau, car c'était bien lui, était tombé mort, frappé au front d'une balle, et le chef de bureau pressait avec émotion les mains de l'inconnu, qui n'était autre que sir Williams, lequel lui disait tout bas :

— Eh bien ! beau-père, est-ce bien joué, hein ?

Mais Thérèse et sa fille entendirent que la voix tremblante de M. de Beaupréau.

— Mes pauvres enfants, sans monsieur j'étais mort... Ce maudit cheval avait pris le mors aux dents et il m'entraînait au bord des falaises...

Mais au moment où Beaupréau achevait, sir Williams, qui baissait modestement les yeux et avait mis pied à terre, sir Williams regarda Hermine. L'envisagea et étouffa un cri...

Puis il salua brusquement, se retira avec précipitation, et, sautant en selle, il partit au galop.

Les trois témoins de cette retraite non moins étrange que précipitée, trop émus d'abord pour songer à s'opposer à ce départ, se regardèrent enfin, mus par la même pensée.

— Bizarre personnage ! murmura M. de Beaupréau. Quel est-il ? d'où vient-il ?

— Je ne sais, répondit Thérèse.

— Je crois l'avoir déjà vu... reprit le chef de bureau.

— Moi aussi... fit tout bas Hermine déjà rêveuse.

— Sans lui, j'étais perdu, poursuivit M. de Beaupréau, qui achevait de calmer ses esprits et de remettre un peu d'ordre dans sa toilette. Drôle d'idée aussi celle que j'ai eu de vouloir partir seul et conduire moi-même au lieu d'emmener Jonas. Ce cheval était vicieux, il a pris le mors aux dents, il m'entraînait dans l'abîme. Ah ! que j'ai eu peur !

Après cette longue tirade débitée d'une haleine, le chef de bureau respira bruyamment deux ou trois fois, se moucha, prit du tabac dans une boîte d'or marquée à son chiffre, — ce qui est du meilleur goût, — et poursuivit avec volubilité :

— Mais où diable l'ai-je donc vu déjà ? et pourquoi est-il parti ? Pourquoi se dérobe-t-il à mes remerciements et à ma reconnaissance ?

— Il a jeté comme un cri de douleur en s'en allant... hararda Hermine, dont l'imagination romanesque était déjà frappée par les bizarres allures du mystérieux personnage.

— Il était là tout à l'heure... lorsque nous sommes arrivées, reprit madame de Beaupréau en montrant du doigt la pointe du rocher qui avait servi de siège à sir Williams.

— Et, ajouta la jeune fille, il paraissait bien absorbé... bien malheureux... bien triste.

— Quelque chagrin d'amour... murmura M. de Beaupréau avec intention.

— Pauvre jeune homme !... soupira Hermine.

— Ah ! ça, mais, s'écria le chef de bureau, tout cela est bel et bon ; mais voilà un cheval mort... et comment faire ?

— Nous retournerons à pied, dit Hermine.

— La nuit vient, mon enfant.

— Je sais déjà la route par cœur, mon père, dit Hermine

qui prit le bras de M. de Beaupréau, tandis que Thérèse marchait à côté de son mari.

On eût dit que la jeune fille, qui se mettait en marche d'un pas rapide, désirait rejoindre l'inconnu, cet homme qu'elle n'avait pas eu le temps d'envisager, et qui, cependant, paraissait jeune, beau et le front marqué d'une tristesse profonde.

Et puis, il avait semblé à Hermine que c'était à sa vue qu'il avait jeté un cri, et qu'après ce cri il était devenu tout pâle.

Le chef de bureau enveloppa d'un regard le cheval mort et le tilbury à demi renversé.

— Après tout, dit-il, c'était une rosse de cent écus, et le mal n'est pas grand. Quand à la voiture, elle n'est point cassée et rien n'a souffert. Cette bonne madame de Kermadec me pardonnera.

Et comme la nuit venait, que déjà le soleil avait disparu, s'abîmant dans les flots, tandis que la brume épaisse du soir enveloppait l'horizon terrestre, M. de Beaupréau se mit en route avec sa famille, marchant d'un pas alerte, afin d'arriver aux Genêts à l'heure du souper.

A chaque coude décrit par la route, l'œil d'Hermine interrogeait son silon blanc courant dans le lointain.

Peut-être espérait-elle revoir cet inconnu qui lui paraissait avoir, comme elle, le désespoir au fond du cœur, mais le silon était toujours blanc ; aucun point noir ne le mouchetait, et le mystérieux sauveur de M. de Beaupréau avait disparu !

XXXV

LE CHEVALIER ERRANT

Laissons M. de Beaupréau, sa femme et Hermine regagner à pied les Genêts, et précédonz-les un moment.

La vieille baronne de Kermadec était, avec Jonas, dans sa chambre à coucher ; cette pièce, aux tentures à ramages fanés, aux fauteils dont les dorures s'en allaient, aux dessus de portes peints, et qui rappelait un boudoir de Versailles du dernier siècle.

La baronne était couchée sur une chaise longue, la tête appuyée sur un oreiller.

Au pied de la chaise, assis sur un tabouret, le petit Jonas, un livre à la main, lui faisait la lecture.

Le roman de chevalerie qu'il lisait commençait ainsi :

« La châtelaine était seule en son oratoire, seul avec son page, et ses doigts jouaient dans la blonde chevelure de l'enfant, qui lui chantait un lai d'amour.

« La châtelaine n'était plus tout à fait au printemps de la vie ; son été mûrissant s'annonçait par quelques plis légers qui sillonnaient l'ivoire de son front, tandis que ses cheveux noirs comme l'ébène étaient çà et là semés d'un filet d'argent.

« Cependant, la châtelaine avait encore le cœur sensible, et le voyage lui était à charge...

« Elle songait, en son âme, à quelque chevalier égaré par les bois, à quelque jouvenceau en quête d'aventures, et elle se disait, la pauvre châtelaine, qu'à trente-huit ans on peut aimer encore, si ce n'est point à cet âge seul qu'on aime réellement.

« Soudain, le son du cor se fit entendre à la herse du manoir et ébranla de ses notes sonores les vitraux colorés de l'oratoire,

« Le page interrompit sa chanson.

« Le cœur de la châtelaine tressaillit... Et puis il se prit à battre violemment...

« Et comme depuis longtemps le manoir était silencieux et solitaire, veuf de tout visiteur et de tout bruit, la châtelaine se leva...

« Son cœur battait toujours !

« Et elle s'approcha de la croisée ogivale qu'elle ouvrit...

« Le page la suivait du regard, et son cœur à lui battait aussi...

« Le page aimait la châtelaine.

« Ta châtelaine s'approcha donc de la croisée et se pencha au dehors.

« Un beau chevalier, enveloppé dans son manteau, monté sur un noble genêt d'Espagne, noir comme l'aile du corbeau, se présentait au pont-levis,

« La châtelaine poussa un cri de joie et donna des ordres. »

Ici madame de Kermadec, quoique violemment intéressée, poussa un soupir et interrompit Jonas.

— Sais-tu, dit-elle, que cette situation de la châtelaine ressemble fort à la mienne ?

Jonas leva ses yeux bleus sur la vieille baronne, ses yeux pétillants de finesse et de malice, il se demanda si madame de Kermadec, plus qu'octogénaire, pouvait se comparer à une châtelaine de trente-huit ans.

— Je suis veuve, poursuivit la baronne... et si tu n'es pas précisément un page, tu as les cheveux blancs comme celui de la châtelaine, et tu me fais la lecture.

Et madame de Kermadec passait sa main blanche et ridée dans les cheveux en broussailles du petit paysan.

— Madame la baronne a raison, répondit le malicieux enfant ; cependant...

— Plait-il ? fit la baronne.

— Le château des Genêts est bien encore un château, continua Jonas, et il y a eu, dit-on un pont-levis...

— Plusieurs, maître Jonas, fit la baronne, un peu piquée du dit-on ; il y a plusieurs pont-levis.

— Mais il manque le chevalier, acheva Jonas en riant de ce rire franc et moqueur de la jeunesse.

— C'est juste, soupira la baronne.

— Et, pensa Jonas, je ne sais pas trop ce que c'est qu'être amoureux, bien que tous les jours je lis ce mot-là dans les livres ; mais si je l'étais, j'aimerais mieux que ce fût d'Yvonaie, la sœur du recteur, qui est blanche et mignonne, et dont les cheveux sont aussi blancs que les miens.

Jonas, en songeant ainsi, regardait le visage parcheminé, la main amaigrie, surchargée de bagues, et les cheveux blancs de la baronne.

— Oui, répéta-t-elle en soupirant, il manque le chevalier.

Mais au moment où elle achevait, le pas d'un cheval retentit dans la cour du manoir.

— Le voilà ! dit Jonas d'un ton moqueur.

Et il s'élança vers la croisée, qu'il ouvrit.

On eût dit que le diable s'en était mêlé, car il y avait effectivement dans la cour un cavalier monté sur un cheval noir, enveloppé dans un grand manteau et qui mettait pied à terre.

— Ah ! madame, s'écria Jonas stupéfait, c'est bien lui !

— Qui, lui ? demanda-t-elle.

— Le chevalier.

— Es-tu fou, Jonas ?

— Non, madame, c'est bien lui... le chevalier du livre... avec son manteau, son cheval noir...

— Madame de Kermadec se leva avec peine de sa bergère et se traîna vers la fenêtre, en s'appuyant sur l'épaule de Jonas.

— Voyez, dit l'enfant.

La baronne se pencha et vit en effet sir Williams qui jetait sa bride au vieux domestique, accourant avec empressement.

— Mon ami, disait sir Williams, je me suis égaré dans le bois, voici la nuit... les maîtres de ce château pourraient-ils me donner l'hospitalité jusqu'à demain ?...

Le cœur desséché de madame de Kermadec avait retrouvé sa jeunesse et battait avec violence.

— Antoine ! cria-t-elle, faites entrer ce gentilhomme ; mon château lui est ouvert...

Sir Williams leva la tête, se leva et suivit le vieux Caleb.

Madame de Kermadec se crut revenue à Versailles et retrouva ses trente ans ; elle regagna sa bergère sans le secours de Jonas, bien persuadée qu'il rêvait, et elle attendit ce beau cavalier qui arrivait à point et comme à la fin d'un feuilleton.

Sir Williams entra une minute après, annoncé par Antoine.

— Madame, dit-il en saluant avec cette distinction de manières qu'il possédait, veuillez me pardonner mon indiscretion, qui serait réellement sans excuses si un accident...

Avec un geste qui sentait encore sa dame d'honneur, la baronne indiqua un fauteuil au gentleman.

— Monsieur, lui dit-elle en l'examinant avec cette finesse rapide qui n'appartient qu'aux femmes, mon château est ouvert depuis des siècles aux cavaliers attardés, aux pèlerins lassés, à tous ceux qui réclament un secours quelconque.

Sir Williams lui baisa galamment la main.

— Je me rends au Manoir, dit-il.

— Au Manoir ? fit vivement la baronne.

— Oui, madame.

— Chez le chevalier de Lacy ?

— Son neveu, le marquis Gontran, est mon meilleur ami.

— Mais alors, dit la baronne, vous êtes ici chez vous monsieur, le chevalier est mon voisin.

Sir Williams s'inclina.

— Permettez-moi, madame, dit-il, de me nommer, afin que vous ne puissiez croire que vous recevez un vagabond.

— Monsieur...

— Je suis Irlandais, madame, dit le baronnet sir Williams.

La baronne s'inclina à son tour.

— Madame, reprit sir Williams avec tristesse, je viens de faire à travers les bois une course folle et sans but.

— Comment, sans but ?

— Hélas ! oui, madame.

Madame de Kermadec revenait au réalisme de la vie, et oubliant que tous s'explique dans les livres, regarda le jeune homme avec étonnement.

Sir Williams était pâle, son front portait l'empreinte d'une douleur morale, et jusqu'à son costume sombre, tout semblait se réunir pour lui donner un air fatal qui plaira éternellement aux femmes, fussent-elles octogénaires comme la baronne de Kermadec.

— Madame, reprit-il, je suis obligé d'entrer dans quelques détails intimes de ma vie pour me faire pardonner mon indiscretion et vous expliquer cette course sans but à travers les bois.

Et la voix de sir Williams était émue et accentuée d'une mélancolie profonde.

— Je cours le monde, madame, un peu comme vagabond, un peu comme ces malheureux que poursuit le souvenir d'une faute ou que ronge une pensée fatale.

Ce début avait un cachet romanesque qui plut à la douairière ; elle continua à regarder sir Williams, dont la physionomie mélancolique et sombre lui paraissait tout à fait en harmonie avec le ton de son récit.

— Hélas ! oui, madame, poursuivit-il, je cours le monde, avec une ride d'angoisse au front, une torture au cœur, et le destin m'importe. J'aime une femme qui ne peut m'aimer...

— Pauvre jeune homme ! murmura la baronne de Kermadec avec compassion, car elle se souvenait des infortunes du bel et brave Amadis, longtemps rebuté par la fille du roi Périon.

— Eh bien ! madame, acheva tristement sir Williams, il y a deux heures environ, au moment où je me croyais loin d'elle et tandis que je ne songeais qu'à arriver au Manoir avant la nuit...

— Eh bien ? interrogea la baronne, qui prenait un plaisir extrême à ce récit.

— Eh bien ! je l'ai trouvée sur ma route... je l'ai revue...

— Comment ! elle ?

— Oui, madame.

— Celle que vous aimez ?

— Elle ! dit sir Williams, qui donna à ce mot une intonation étrange.

Et il poursuivit d'une voix sombre :

— Vous comprenez que j'ai pris la fuite... Enfonçant l'é-

pron aux flancs de mon cheval, je l'ai lancé à travers les champs et les bois, ne sachant où j'allais, et n'écoulant d'autre bruit que les violentes pulsations de mon cœur... Les animaux ont plus de raison que l'homme ; mon cheval cheval m'a amené ici, à votre porte... Je ne savais si j'étais près ou loin du Manoir, j'avais perdu ma route... la nuit venait...

— Monsieur, interrompit la baronne, puisque nous en sommes aux biographies, laissez-moi vous dire que je suis une pauvre vieille châtelaine fort ennuyée, à peu près dépourvue de voisins, vivant toujours seule, et que je regarde comme une bonne fortune les visites que le hasard m'envoie. Cessez donc de vous excuser, et laissez-moi vous remercier, au contraire.

Sir Williams s'inclina et baisa la main de la baronne.

— Mais, poursuivit celle-ci, ne vous exagérez-vous pas l'état de votre cœur ?...

— Je souffre, murmura le baronnet avec un geste des plus éloquentes.

— Et ne se peut-il que cette femme, touché de votre amour. Le baronnet hochait la tête.

— Je n'ai aucun espoir, dit-il.

— Elle est donc sans cœur ?

— Je lui crois toutes les qualités qui font adorer une femme.

— Serait-elle mariée ? interrogea la douairière, avec un fin sourire qui semblait signifier qu'après tout il n'y pas d'obstacles qu'on ne puisse surmonter à longue.

— Sa main est libre, répondit sir Williams.

— Alors, vous-même...

— Moi ? dit le baronnet avec fierté, j'ai vingt-huit ans, je n'ai plus de famille, j'ai deux cent mille livres de rente et ne suis lié par aucun contrat.

— Ainsi, vous pourriez l'épouser ?

— Si elle m'aimait... oui.

— Et elle ne vous aime pas ?

— Hélas ! non.

— Peste ! murmura la baronne, qu' décidément trouvait le gentleman fort de son goût, elle est diabolique, il me semble.

Le baronnet salua.

— Elle aime ailleurs ! dit-il tout bas d'une voix navré qui fendit le cœur de madame de Kermadec.

— Ah ! ça, mon cher hôte, interrompit la baronne, tout ce que vous me dites là est fort étrange !...

Etrange, en effet, madame, soupira le baronnet d'un air fatal.

— Il y a quarante ans que j'habite notre province, et n'en ai bougé qu'une fois, en 1820, pour aller à Paris. Or, je connais par conséquent, de nom au moins, tous mes voisins, et je me demande quelle peut être cette femme que vous aimez avec une semblable ardeur. Car, enfin, elle est ma voisine, puisque vous l'avez rencontré il a deux heures ; et c'est une jeune fille, puisque elle est à marier.

Sir Williams ne répondit pas.

— Donc, continua la baronne, je ne vois dans les environs que mademoiselle de B..., une perche blond flasse, ou mademoiselle R..., une petite boule brune, avec de grands pieds et des mains de blanchisseuses...

— Je ne connais pas ces demoiselles.

— Où donc l'avez-vous rencontrée ? Était-elle seule, accompagnée, à pied, en voiture ?

— Elle était à pied.

— Seule.

— Non, avec sa mère.

— Sur quelle route ?

— Sur la route de Saint-Malo.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la douairière, se nommerait-elle Hermine ?

— Oui, madame, balbutia sir Williams avec une confusion si admirablement justifiée, que M. de Beaupréau lui-même eût crié bravo.

— Mais c'est ma nièce ! s'écria la baronne.

— Votre... votre nièce ?

Et le baronnet sut pâlir et rougir tour à tour, puis faire un soubresaut sur son siège.

— Certainement, ma nièce... mademoiselle Hermine de Beaupréau, n'est-ce pas ? la fille de M. de Beaupréau, chef de bureau au ministère des affaires étrangères ?

Sir Williams répondit par un nouveau oui qui ressemblait à un soupir.

— Comment ! s'écria la baronne, ma nièce Hermine, monsieur, a le mauvais goût de ne pas vous aimer, vous, un chevalier accompli ? Et qui donc aime-t-elle ?

— Un homme indigne de son amour.

— Par exemple, je voudrais bien voir cela ! Ah ! nous allons voir, elle va venir...

Sir Williams jeta un cri.

— Elle va venir ? dit-il.

— Mais sans doute.

— Venir ici ?

— Au premier moment... nous l'attendons pour souper.

Sir Williams se leva brusquement.

— Non, non, dit-il, adieu, madame... je ne pourrais supporter sa vue.

Et avant que la baronne, étonnée, eût pu songer à le retenir, sir Williams s'enfuit précipitamment, comme s'il eût été poursuivi, laissant la douairière stupéfaite.

— C'est pour sûr le diable ! murmura Jonas. Voyez, madame, comme il se sauve.

Et, en effet, madame de Kermadec n'était point encore revenue de sa surprise, que déjà le baronnet était hors du château, sautait en selle et s'enfuyait.

— C'est le diable ! c'est bien lui ! continuait à grommeler Jonas.

— Mais, tandis que sir Williams, après avoir joué cette petite comédie, galopait vers le Manoir, M. de Beaupréau, sa femme et sa fille rentraient aux Genêts, et trouvaient madame de Kermadec encore ahurie de son brusque départ.

La physionomie bouleversée de la baronne n'étonna point le chef de bureau, qui était dans les secrets de sir Williams, mais elle combla de surprise Thérèse et sa fille.

— Qu'avez-vous donc, ma tante ? demandèrent-elles toutes deux.

— Peste soit de l'original ! répondit la douairière, qui commençait à trouver que sir Williams l'avait quittée bien cavalièrement.

— De quel original parlez-vous ? ma tante.

— De l'Anglais...

— Quel Anglais ? fit naïvement M. de Beaupréau.

— Vous ne l'avez pas vu, n'en avez-vous pas rencontré ?

— Mais, chère madame, dit le chef de bureau avec flegme, de quel Anglais parlez-vous ?

— Du baronnet sir Williams.

M. de Beaupréau poussa un cri de surprise qui parut fort naturel à la baronne et à Hermine.

— C'est lui, dit-il, c'est bien lui !

— Qui, lui ? demanda la baronne.

— Le jeune homme qui m'a sauvé, il y a deux heures.

— Il vous a sauvé ?

— D'une mort certaine.

Et, M. de Beaupréau raconta ce qui lui était arrivé à madame Kermadec émerveillée ; tandis que Hermine écoutait toute pensifve.

— Eh bien, dit la baronne, il est venu ici tout à l'heure, prétendant s'être égaré et demandant l'hospitalité.

— Où donc est-il, alors ?

— Il est reparti tout à coup... sur un mot... dit la baronne qui parut ne point vouloir s'expliquer plus catégoriquement devant Hermine.

— J'étais donc bien ému tout à l'heure, dit M. de Beaupréau, que je ne l'ai point reconnu.

— Vous le connaissiez donc, mon père ? demanda Hermine avec un sentiment de curiosité.

— Et vous aussi, ma fille.

— Moi ? fit-elle étonnée.

— Vous l'avez vu une fois... chez le ministre...

— C'est possible, murmura la jeune fille, mais je ne m'en souviens pas.

— Sir Williams, poursuivit M. de Beaupréau, est un original pour le vulgaire, mais pour d'autres c'est un homme malheureux à qui on doit pardonner ses bizarreries.

— Ah ! dit Hermine avec intérêt, et sentant renaitre en elle cette sympathie que lui avait inspirée tout d'abord l'attitude pensive de l'inconnu, contemplant la mer du haut d'un rocher,

— Nul ne sait au juste quelle est la nature du mal de sir Williams, mais il est positif qu'il est torturé par une souffrance secrète. Selon les uns, il pleurerait une femme à jamais perdue, morte ou infidèle.

M. de Beaupréau s'arrêta à dessein, et, du coin de l'œil, observa la jeune fille

Hermine était émue et baissait les yeux.

— D'autres disent, continua le chef de bureau que sir Williams, qui est riche, beau, jeune, de grande noblesse, que tant de femmes seraient heureuses et fières d'aimer, s'est pris d'amour pour une jeune fille à peu près sans fortune, et qui déjà avait au cœur une autre passion.

A mesure que son mari parlait, madame de Beaupréau regardait sa fille.

Certes, Hermine était loin de se douter que tout cela n'était qu'une comédie, que la femme dont sir Williams était amoureux, disait-on, n'était autre qu'elle-même ; et cependant cette communauté d'infortunes, qui semblait exister entre elle et lui, achevait de la rendre rêveuse. Elle plaignait le baronnet au fond de son cœur, songeant involontairement à son amour à elle, à cet amour violemment brisé...

— Chère petite, dit la vieille baronne qui cherchait un prétexte pour éloigner Hermine un moment, voudrais-tu descendre aux offices et faire un peu presser le souper ?...

Hermine sortit aussitôt.

— Ça, dit la douairière, savez-vous, monsieur mon neveu, et vous, madame ma nièce, de qui sir Williams est amoureux ?

— Oui, fit M. de Beaupréau d'un signe de tête.

— Vous le savez ?

— Oui, ma tante. Il aime Hermine. Il m'a même demandé sa main... il y a un mois.

— Et vous l'avez refusé ?

Hermine devait se marier.

M. de Beaupréau s'assit et raconta à la baronne comment on lui avait arraché son consentement à l'endroit de Fernand Rocher ; comment enfin le misérable s'était perdu à jamais...

— Mais c'est épouvantable ! s'écria madame de Kermadec. Thérèse soupira, et deux larmes roulèrent dans ses yeux.

— Et Hermine aime un pareil drôle ?

— Hélas ! ma tante, je crains qu'elle n'en meure.

— Vertudieu ! s'écria madame de Kermadec qui jurait au besoin, cela ne sera pas... elle aimera sir Williams... un jeune homme charmant, pleins de noblesse...

Et la baronne, qui abandonnait volontiers les réalités de la vie pour se replonger dans ses chers romans, la baronne ajouta :

— Puisque sir Williams se rend chez mon voisin le chevalier, rien ne sera plus facile que de le recevoir, et par conséquent de le présenter à Hermine. J'aimerais assez pour cela une chasse, un rendez-vous dans les bois... Jonas ! Jonas ! appela-t-elle.

Jonas accourut de la pièce voisine.

— Donne-moi de quoi écrire, lui dit la baronne.

Et elle écrivit d'une main un peu tremblante, mais fort lisiblement cependant, la lettre suivante au chevalier de Lacy, son voisin.

“ MON CHER AMI,

“ J'ai de bien grands motifs de vous faire une quereile, car il y a longtemps que je ne vous ai vu ; mais je réserve pour un autre jour ma rancune et mes reproches, pour vous demander un service aujourd'hui.

“ J'ai, aux Genêts, mon neveu M. de Beaupréau, sa femme et sa fille.

“ Ma petite-nièce Hermine est une jeune personne charmante, un peu exaltée, et à qui la vie retirée que nous menons ici ne plaît que médiocrement.

Ne trouveriez-vous pas un moyen de la distraire ? Hermine monte bien à cheval, je suis persuadée que vous la combleriez de joie en l'invitant à une de vos chasses... d'autant qu'on m'a dit que vous alliez avoir pour quelques jours un compagnon en saint Hubert, le baronnet sir Williams, l'ami intime du marquis Gontran, votre neveu.

“ Répondez-moi un mot par Jonas, qui vous porte ma lettre, malgré le vent et la nuit, et baisez la main que je vous abandonne.

Votre amie,

“ BARONNE DE KERMADEC.”

— Jonas, mon ami, dit la baronne en cachant son poulet, tu vas monter à cheval et courir au Manoir porter ce'te lettre au chevalier de Lacy.

A cette heure demanda Jonas.

— Sans doute ; as-tu peur de voyager la nuit ?

— Oh ! non, madame, répondit l'enfant piqué au vif dans son amour-propre ; et il partit.

Ainsi donc sir Williams triomphait déjà, et le Beaupréau recrutait un nouvel auxiliaire dans la vieille douairière. Hermine allait avoir à lutter contre toute sa famille, encourageant la séduction et dévouée désormais à l'infâme Andréa.

XXXVI

Tandis que sir Williams s'insinuait dans l'esprit et la confiance de la vieille baronne de Kermadec et de madame de Beaupréau, le comte Armand de Kergaz mettait tout en œuvre pour retrouver Jeanne et Cerise, aidé en cela par Léon Rolland et Bastion. Mais depuis trois jours que duraient les recherches, et que cette police secrète, dont disposait le comte, fouillait Paris en tous sens, on n'avait obtenu encore aucun résultat. Le matin du quatrième jour, Armand, qui avait passé la nuit à courir lui-même aux environs de la rue Meslay, se trouvait assis dans son cabinet de travail, la tête dans ses mains, dans la douloureuse attitude d'un homme qui croit à jamais perdue pour lui la femme aimée.

Une larme roulait lentement sur sa joue.

— Mon Dieu ! murmurait-il, c'est à devenir fou... je l'aimais tant !

Léon Rolland entra.

Le malheur de l'ouvrier, qui avait perdu Cerise, était exactement le malheur d'Armand. On leur avait pris leur fiancée à tous deux... et cette communauté d'infortune les avait réunis.

Léon était d'ailleurs un homme intelligent, actif, courageux, et le comte, devinant tout cela, n'avait point hésité à en faire son auxiliaire et son ami.

Léon était non moins triste, non moins abattu que M. de Kergaz, car Cerise était aussi introuvable que Jeanne. L'ouvrier tenait à la main une lettre qu'il tendit à Armand :

— Tenez, monsieur le comte, dit-il, je crois décidément que le malheur est tombé sur tous ceux que je connaissais.

— Qu'est-ce ? demanda M. de Kergaz avec vivacité ; qu'est-ce que vous m'apprenez encore ?

— J'avais un ami, dit Léon ; quand je dis un ami, je vais loin peut-être, car c'était un homme comme il faut ; mais enfin je l'aimais comme un frère, et lui il m'aimait un peu.

— Eh bien, que lui est-il arrivé ?

— Ligez, monsieur le comte.



Approchez, leur cria-t-il, approchez; j'en tuerai bien au moins un !

Armand déplia la lettre et lut :

“ Mon cher Léon,

“ Vous êtes la seule personne à qui je puisse m'adresser désormais, et demander aide et consolation.

“ La dernière fois que je vous ai serré la main, c'était il y a huit jours; vous avez vu un homme heureux et prêt à devenir l'époux de la femme qu'il aimait.

“ Cet homme portait alors la tête haute; il était fier, il était honnête, et tout le monde l'estimait tel.

“ Aujourd'hui, mon cher Léon, l'homme qui vous écrit a été congédié, chassé par sa fiancée; il est accusé de vol, il est en prison en attendant qu'il aille au bagne.

“ Venez me voir une seule, et dernière fois, car je crois que je mourrai de de douleur avant mon jugement.

“ A vous,

“ FERNAND ROCHER.”

— Qu'est-ce que Fernand Rocher ? demanda Armand.

— C'était un employé au ministère.

— Il était votre ami ?

— A peu près. Il connaissait aussi Cerise.

— Est-il en prison ?

— Depuis trois ou quatre jours.

— Mais quel crime a-t-il commis ?

— Oh ! pour cela, monsieur le comte, s'écria Léon Rolland, je suis bien sûr qu'il n'en a commis aucun. C'est un honnête homme, allez ! Je répondrais de lui sur ma tête.

— Où demeurait-il ?

— Rue des Fossés-du-Temple. De ses croisées on voyait la fenêtre de Cerise.

— Connaissait-il Jeanne ?

— Il avait dû la voir souvent avec Cerise.

Le comte de Kergaz garda un moment un sombre silence.

— Tout cela est bien extraordinaire, bien étrange, murmura-t-il. Voilà quatre personnes qui disparaissent presque en même temps, et ces quatre personnes se connaissaient entre elles, et nous touchaient nous-mêmes de près ou de loin.

— C'est vrai, dit Léon, dont l'attention fut attirée par ce raisonnement.

— Il est évident, murmura Armand, que la même personne doit avoir contribué à tous ces événements. Mais pourquoi ? dans quel but ? et quelle est-elle ? Où est Fernand Rocher ? acheva-t-il.

— A la Conciergerie, je crois.

— Il faut le voir, dit Armand.

Et il demanda ses chevaux, monta en voiture avec Léon Rolland, et se fit conduire à la Préfecture de police.

La haute situation de comte, sa réputation de bienfaisance et sa grande fortune étaient des titres plus que suffisants pour lui faire avoir accès partout et lui ouvrir toutes les portes.

Armand obtint donc sans peine l'autorisation de pénétrer dans la prison de Fernand, lequel, du reste, n'était plus à secret, car l'instruction de son affaire était terminée.

Le malheureux jeune homme avait passé par toutes les phases de la prostration, du désespoir et de la folie.

Le comte et son compagnon le trouvèrent assis sur son lit, la tête appuyée dans ses mains, le regard fiévreux, l'œil fixe et dans un état voisin de l'idiotisme.

Léon fut obligé de le secouer et de prononcer son propre nom pour l'arracher à sa sombre rêverie.

— Monsieur, lui dit Armand, vous ne me connaissez point, il est vrai, cependant je vous porte un intérêt très grand, et dont je ne puis encore vous révéler la cause ; mais il est impossible que vous ne soyez point innocent du crime dont on vous accuse, et, dans ce cas, toutes mes relations, tous mes efforts seront employés à faire reconnaître votre innocence. Mais il faut que vous me disiez de quoi et comment on vous accuse, et comment encore vous êtes ici ?

— Monsieur, répondit Fernand, on m'accuse d'avoir volé trente mille francs.

— En quel lieu ?

— Au ministère, dans une caisse dont les clefs m'ont été confiées une heure.

Fernand raconta alors à Armand les circonstances qui avaient précédé sa sortie du ministère, cette lettre fatale d'Hermine que Colar lui avait apportée, puis son évanouissement dans la rue, son réveil chez Baccarat qu'il ne connaissait point, et enfin son arrestation.

M. de Kergaz écoutait attentivement le récit du prisonnier. Quand il eut fini, il regarda Léon :

— Tout cela, dit-il, est plus étrange, plus terriblement embrouillé qu'un mélodrame du boulevard ; mais il est évident pour moi, maintenant, que tous ces malheurs réunis, l'accusation de vol qui pèse sur ce jeune homme, la disparition de Jeanne et de Cerise sont l'œuvre de la même main. Il faudrait voir Baccarat.

— Hélas ! dit Léon Rolland, où la trouver ?... Elle aussi a disparu.

— Mais, murmura Fernand, ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est ce portefeuille auquel je n'ai jamais touché et qu'on retrouve dans ma poche, le lendemain.

— Monsieur, continua M. de Kergaz, je vous jure qu'avec le temps nous arriverons à la vérité, car j'ai besoin autant que vous de démasquer cette odieuse et terrible intrigue, de sonder cet abominable mystère ; seulement il faut que je vous questionne et que vous m'appreniez bien des choses. — Mademoiselle de Beaupréau, votre fiancée, est-elle belle ?

— Je ne sais pas, murmura naïvement le prisonnier, mais je l'aime...

— Est-elle riche ?

— Non ; et même lorsque M. de Beaupréau a consenti à m'accorder sa main, c'était à la condition qu'elle se marierait

sans dot, bien que la fortune vient de sa mère, et que M. de Beaupréau ne fût point le père d'Hermine.

— Comment ! dit M. de Kergaz, brusquement assailli par un souvenir, madame de Beaupréau a donc épousé son mari en secondes noces ?

— Je ne sais trop, balbutia Fernand et rougissant, je crois qu'elle était veuve...

Ermand se souvenait de la note qui lui avait été transmise sur la jeune femme du nom de Thérèse, qui vivait autrefois à Marlotte avec sa tante et une petite fille, laquelle femme se nommait Thérèse, et avait, disait-on à Marlotte, épousé, en retournant à Paris, un employé de ministère.

— Mon Dieu ! pensa-t-il, si c'était elle !

Et il reprit tout haut, interrogeant toujours Fernand :

— Savez-vous le prénom de madame de Beaupréau ?

— Je crois qu'elle se nomme Thérèse ?

— Oui, monsieur ; la connaissez-vous ?

Mais Armand ne répondit pas.

— Tout cela, pensait-il, est étrange et semble se rapporter tout à fait aux renseignements qui m'ont été transmis, Mademoiselle Hermine de Beaupréau serait-elle donc la fille du baron Kermor de Kermarouët ? Il faut que je voie Madame de Beaupréau. Peut-être aurons-nous ainsi la clef de tous ces mystères.

Et M. de Kergaz ne voulut point parler à Fernand de cet immense héritage qui peut-être appartenait à Hermine ; il se contenta de lui promettre qu'il reviendrait le voir le lendemain et il partit, laissant quelques mots d'espoir au prisonnier.

Armand rentra chez lui avec Léon Rolland, et s'y munif de ce médaillon que le baron Kermor de Kermarouët lui avait donné, à son lit de mort, comme un signe de reconnaissance.

Cependant, avant de courir rue Saint-Louis, où, lui avait dit Fernand, demeurait M. de Beaupréau, Armand se prit à réfléchir.

— Dans ce dédale de mystères, pensa-t-il, le moindre faux pas, la moindre démarche hasardée pourrait nous perdre... Depuis trois jours ma police est à défaut et n'arrive à aucun résultat ; donc, nous avons affaire à forte partie et il faut jouer aussi serré qu'elle.

Et le comte de Kergaz, qui s'appretait à ressortir et voulait aller droit à Madame de Beaupréau, son médaillon à la main, obéissant à une seconde inspiration, replaça ce médaillon dans un tiroir.

— Non, dit-il, cette démarche serait dangereuse.

Alors cet homme, qui avait pour le bien cette intelligence que sir Williams appliquait au mal, exposa à Léon Rolland la situation où ils se trouvaient avec une lucidité qui tenait de la divination.

— Il est évident, dit-il, que si Fernand Rocher est innocent du crime dont on l'accuse — et c'est ma conviction, — cette accusation ne peut être le résultat fortuit des circonstances ; il est évidemment la victime d'une odieuse machination, d'une intrigue infernale dans les replis de laquelle il a été habilement enveloppé.

— Or, si les faits sont tels qu'il les expose, un seul homme aurait volé ce portefeuille, et cet homme serait M. de Beaupréau. Mais quel intérêt aurait-il eu à cela ? Fernand allait devenir son gendre, il épousait sa fille sans réclamer la dot ; jusque-là, il s'était montré son protecteur... d'où proviendrait ce revirement subit ?

— C'est à n'y rien comprendre, murmura Léon Rolland.

— Ou bien alors, poursuivit Armand, cette accusation ce portefeuille retrouvé chez Baccarat sont l'œuvre d'un rival, d'un homme qui aimait et qui voulait épouser Hermine... Mais, en ce cas, il y avait mille autres moyens de le perdre aux yeux de la jeune fille... Et puis, par quel conflit de circonstances ce jeune homme qui s'évanouit dans la rue se retrouve-t-il chez Baccarat, qui est précisément la sœur de Cerise ? Or, Cerise disparaît presque en même temps, Baccarat et Jeanne dispa-

raissent... Evidemment, si tout cela est l'œuvre d'un seul homme, cet homme doit avoir plus d'un intérêt amoureux à se conduire ainsi.

— C'est incontestable, dit l'ouvrier.

— Or, reprit Armand, l'intérêt est peut-être immense. Si madame de Beaupréau est la femme que je cherche, sa fille est riche, sans le savoir, de douze millions. Ces douze millions, qui sont entre mes mains, une seule personne en sait la destination et la source, c'est moi. Le baron Kermor de Kermarouët m'a confié son testament, un testament olographe, dont nul, si ce n'est moi, n'a eu connaissance. Est-il vraisemblable que celui ou ceux qui ont voulu perdre Fernand et l'empêcher d'épouser Hermine sachent tout cela ? Comment l'auraient-ils appris que précisément cette femme que je cherche est mademoiselle de Beaupréau ?

— Mystère ! fit Rolland.

— Mais, poursuivit Armand de Kergaz, admettons tout cela ; admettons que mademoiselle de Beaupréau est la fille du baron Kermor, que l'ennemi occulte de Fernand le sait et convoite les douze millions, comment expliquerons-nous ce triple enlèvement de Cerise, de Jeanne et de Baccarat ?

— Oh ! murmura Léon, c'est Baccarat qui doit avoir fait le coup.

— Dans quel but ?

— Elle aimait Fernand.

— Si elle l'aimait, elle ne pouvait vouloir le perdre.

— C'est juste, soupira l'ouvrier.

— Il y a donc, continua M. de Kergaz, du fil de cette intrigue qui est insaisissable pour nous, et il est certain que Baccarat n'a été qu'un instrument, le bras qui exécute, mais non la tête qui pense. Où est cette tête ? Baccarat seule nous le pourrait dire, et il faut la retrouver à tout prix.

— Monsieur le comte, dit Léon qui avait suivi avec une scrupuleuse attention le raisonnement de M. de Kergaz et en saisissait parfaitement toutes les faces, il me vient une idée.

— Voyons, je t'écoute, dit Armand.

— Si vous admettez que mademoiselle de Beaupréau n'est autre que l'héritière des douze millions ; que celui ou ceux qui ont perdu M. Fernand n'ignorent point cette circonstance, et que, même, elle a été le mobile de leur conduite, il faut bien admettre aussi qu'ils savent parfaitement entre les mains de qui se trouvent les douze millions.

— Ceci est très juste, dit Armand.

— Or, s'ils le savent, peut-être ont-ils un intérêt direct à ce que mademoiselle de Beaupréau l'ignore, provisoirement du moins.

Ceci est probable, en effet.

— Ainsi, mademoiselle de Beaupréau, riche de six cent mille livres de rente, peut très bien ne vouloir qu'un éjou de son choix ; et si elle apprend sa nouvelle situation...

— Tout cela est vrai, logique, raisonnable, dit Armand ; mais pourquoi Cerise et Jeanne auraient-elles disparu ?

— Ah ! dame ! répondit l'ouvrier, c'est bien facile à comprendre : Cerise et Jeanne connaissent Fernand comme Fernand connaît M. de Beaupréau ; c'est une chaîne dont il faut briser les anneaux...

Armand tressaillit.

— Et, acheva Léon Rolland, vous connaissiez Jeanne et Cerise.

M. de Kergaz jeta un cri : il avait deviné enfin.

— Oui, dit-il, là est la vérité. Mais la vérité est plus sombre encore que le doute, car elle ne nous apprend rien, et nous laisse plongés dans les ténèbres.

— Cerise, qu'ont-ils fait de Cerise ? murmura Léon Rolland avec un soupir.

— Jeanne... pensait Armand dont le cœur était brisé, ma Jeanne adorée...

Et un nom vint aux lèvres de M. de Kergaz, un nom exécré et fatal :

— Andrea !

Et il sonna violemment.

— Appelez Bastien, dit-il.

Le vieux Bastien parut.

— Ecoute, dit Armand. Est-tu plus que jamais convaincu que sir Williams et Andrea sont deux être différents ?

— Oh ! pour cela, oui, dit Bastien.

— Moi je jugerais le contraire.

— Ecoutez, monsieur le comte, dit le vieux soldat, la meilleure preuve que je vous en puisse donner, c'est qu'Andrea m'eût tué comme un chien, sans sourciller, comme son père tua votre père.

Armand haussa les épaules.

— Ce n'est pas une preuve, dit-il. Andrea aurait intérêt à n'être point reconnu.

— Raison de plus pour me tuer.

— N'importe ! dit le comte, il faut le revoir encore, l'examiner attentivement.

— Je l'ai dévisagé, monsieur le comte. Ma conviction est inébranlable.

— J'ai le pressentiment du contraire, moi. Il n'y a qu'Andrea qui soit capable d'avoir ourdi cette vaste et ténébreuse intrigue.

Et le comte ajouta :

— Sir Williams t'a envoyé sa carte, le soir même de la rencontre, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est l'usage.

— Donc, tu lui dois une visite ?

Bastien hocha affirmativement la tête.

— Eh bien ! il faut lui faire.

— Quand ?

— Sur-le-champ. Demande mon tilbury. Il est midi ; c'est une heure convenable pour aller chez un garçon.

— Soit. Que lui dirai-je ?

— Rien que de banal ; mais tu l'examineras encore, tu épieras ses moindres gestes, tu l'écouteras parler avec une scrupuleuse attention. S'il se départit une seconde de son accent anglais, c'est Andrea.

Bastien partit.

— Maintenant, pensa M. de Kergaz, admettons qu'Andrea et sir Williams ne font qu'un : cela prouve-t-il que le persécuteur de Fernand, le ravisseur de Cerise et de Jeanne... Oh ! non s'interrompt-il tout haut ; si, c'est bien Andrea : je sens aux pulsations de mon cœur que c'est lui, lui seul !

Bastien revint.

— Sir Williams, dit-il, était absent.

— Tu y retourneras.

— Il a quitté Paris.

Armand frémit.

— Mon Dieu ! pensait-il, aurait-il emmené Jeanne ?

Et il ajouta avec vivacité :

— Où est-il allé ? Quand est-il parti ? Que t'a-t-on dit ?

— Il est parti avant-hier. Son valet de chambre l'a conduit à la diligence du Havre ; il va, dit-on, en Irlande, où il a des terres.

— Sait-on s'il reviendra ?

— Dans quinze jours.

— Etrange ! étrange ! murmura M. de Kergaz.

Léon Rolland revint à son tour :

— Madame de Beaupréau est parti ! dit-il.

— Partie ! s'écria Armand.

— Avec sa fille.

— Mais quand ? Pour quel pays ?

— La veille de l'arrestation de Fernand Rocher. Elles allaient en Bretagne.

M. de Kergaz se frappa le front.

— Tout cela s'enchaîne et coïncide, murmura-t-il ; c'est la main d'Andrea, je le jurerais.

Mais, en ce moment, un valet de chambre entr'ouvrit la porte du cabinet d'Armand :

— Une dame, dit-il, demande à voir M. le comte.

M. de Kergaz tressaillit.

— Son nom ? demanda-t-il vivement.

— Monsieur ne la connaît pas.

— Faites entrer, alors.

Une femme enveloppée dans un grand châle parut sur le seuil, et Léon Rolland jeta un de jolo.

— Baccarat ! dit-il, c'est Baccarat !

C'était la vierge folle, en effet, non plus la femme élégante au sourire calme et moqueur, mais Baccarat pâle et moqueur, mais Baccarat pâle et frémissant, les vêtements en désordre, et qui voulait sauver Fernand !

D'où venait-elle ?

XXXVII

Pour savoir d'où venait Baccarat et pour expliquer comment, elle qui n'avait jamais vu Armand, elle arrivait ainsi chez lui, il faut nous reporter au jour et à l'heure où elle avait été conduite à Montmartre par l'ancien clerc de notaire malheureux que sir Williams venait de convertir en médecin.

On s'en souvient, Baccarat se trouvait placé entre sa femme de chambre et le faux docteur, lorsque ce dernier lui dit : « Nous allons à Montmartre, chez le docteur Blanche ! » L'impression que ces paroles, ou le devino, produisirent sur la courtisane fut foudroyante. D'abord, elle ne trouva ni un mot, ni un cri, ni un geste, et elle demeura comme atterrée, tant cette accusation de folie qui se prolongeait devenait terrible...

Puis ce premier étourdissement, cette première prostration dissipés, elle voulut parler, appeler au secours, s'élançer hors du coupé au risque de se tuer ; mais le faux médecin l'arrêta en la saisissant par le bras et lui dit froidement :

— Choisissez, la maison des fous ou la cour d'assises !

Ce mot de cour d'assises épouvanta Baccarat et étouffa ses cris.

— La cour d'assises, moi ? murmura-t-elle éperdue, la cour d'assises !

— Sans aucun doute, répondit le petit homme avec un sourire ignoble.

— Mais je n'ai commis aucun crime !... je n'ai pas fait de mal !... balbutia-t-elle anéantie.

— Vous vous êtes rendue coupable d'un vol.

— Jamais ! jamais !

— Vous vous trompez, ma petite. Vous êtes complice du vol d'un portefeuille contenant trente mille francs.

— Moi !... moi !... s'écria-t-elle avec un accent étrange. C'est faux !... Jamais ! jamais !

— Ce portefeuille, poursuivit froidement le faux docteur, a été volé par Fernand Rocher, votre amant ; Fernand Rocher a été arrêté chez vous.

— Mais c'était donc vrai ! s'écria-t-elle, il a donc volé ?

Ma chère, dit le petit homme, qu'il ait volé le portefeuille ou qu'on l'ait mis dans sa poche, il n'est pas moins vrai qu'en ce moment même la justice fait une perquisition chez vous, et que le portefeuille va être retrouvé.

— Chez moi ! le portefeuille est chez moi ?

— Oui, dans la poche de son paletot, et le paletot est dans votre chambre.

Baccarat laissa échapper une exclamation étouffée, et murmura, affolée :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je crois que je vais mourir !...

En ce moment, le coupé s'arrêta ; une tête apparut à la portière, c'était celle de sir Williams.

L'Anglais souriait à la courtisane, de ce rire froid et moqueur qui glace les plus forts.

— Ma petite, dit-il, tu es une fille d'esprit, et tu seras sage, j'en suis convaincu.

La pauvre fille le regardait avec une stupeur pleine de mépris.

— Je savais bien que c'était vous, dit-elle ; vous êtes un misérable !

— Fanny, dit le baronnet à la femme de chambre, monte sur le siège à côté du cocher, et cède-moi ta place.

La soubrette obéit, et le baronnet se plaça à côté de Baccarat, qui n'eut pas même la force de le repousser.

— Ma chère enfant, dit-il alors, tu es une charmante fille, et Dieu m'est témoin que je ne te veux pas le moindre mal. Seulement, tu me gênes pour quelques jours ; après m'avoir été très utile, tu pourrais me nuire au dernier moment, et c'est pour cela que je prends mes précautions ; me comprends-tu ?

— Je ne vous ai jamais fait de mal ! murmura-t-elle.

— Ma chère biche, poursuivit le baronnet, au fond, je t'aime beaucoup et je ferais de toi ma maîtresse sans sourciller, si je n'avais d'autres occupations. Mais des circonstances graves d'importants intérêts me forcent à me garer de toi, pour le moment du moins, et à te mettre provisoirement à l'ombre...

— Mais je n'ai pas volé ! murmura-t-elle, je n'ai pas volé le portefeuille !

— Soit ! mais le voleur a été trouvé chez toi.

— Oh ! infamie ! dit-elle, il est innocent !

— C'est encore possible ; seulement, il est nécessaire à mes projets qu'il soit trouvé coupable.

— Mais je ne veux pas moi ! je vous démasquerai ! Vous êtes un infâme ! s'écria la jeune fille indignée.

— Tarare ! voilà que tu vas crier et faire des sottises... Tu dirais à l'univers entier qu'il n'est pas coupable, que, du moment qu'on a trouvé le portefeuille chez toi, ce serait comme si tu chantaient... Il y a mieux, tu serais complice, et je n'aurais qu'à dire un mot.

Baccarat fondait en larmes.

— Ainsi, dit sir Williams, voici qui est bien convenu : la maison des fous ou la cour d'assises. Tu vas être bien sage, tu ne te fâcheras pas trop fort, tu seras raisonnable, enfin ; et dans quinze jours, dans huit jours peut-être, tu rentreras bien tranquillement chez toi, où tu retrouveras tes habitudes, ton amant le baron d'O... à qui tu as écrit que tu partais pour la campagne.

— Moi ! j'ai écrit au baron ?

— Certainement ma petite.

— C'est faux ! je n'ai pas écrit.

— Cependant, le baron a reçu ce matin une lettre signée de toi, et il paraît que ton écriture était si parfaitement imitée qu'il n'a pas eu le moindre soupçon.

— Ah ! démon ! murmura la jeune femme, qui comprit qu'elle était tout entière au pouvoir de sir Williams, et que le seul homme qui pourrait s'inquiéter de son absence, se mettre à sa recherche, la protéger, la défendre... cet homme ne s'occuperait pas d'elle, fidèle en cela à ces traditions de négligence indifférence des jeunes gens à la mode pour tout ce qui n'est point chevaux de race ou courses de haies.

Le coupé venait de s'arrêter à la grille de la maison d'aliénés.

— C'est convenu, n'est-ce pas, dit sir Williams, tu seras sage ?...

— Mais Fernand, demanda-t-elle d'une voix brisée, il ira donc aux assises, lui ?... il sera donc condamné ?

— Je veux être bon diable et te rassurer un peu. Ecoute bien : Fernand est accusé, convaincu de vol, ceci est sûr ; mademoiselle de Beaupréau cessera donc de l'aimer et m'épousera...

— Et après ? demanda Baccarat avec anxiété.

— Après, je prouverai clair comme le jour que Fernand est innocent.

Baccarat poussa un cri de joie.

— Mais comment ? dit-elle.

— Ceci est mon secret.

— Et Fernand sera libre ?

— Libre de t'épouser, ma petite.



Atteint en pleine poitrine. Colar tomba!

Sir Williams paraissait sincère; Baccarat reprit quelque espoir; d'ailleurs, toute résistance devenait impossible pour elle devant cette épée de Damoclès que l'Anglais suspendait sur sa tête.

Elle courba le front et se résigna.

— Faites ce que vous voudrez, dit-elle.

Le cocher venait de sauter à bas de son siège et sonnait à la grille.

Deux gardiens vinrent ouvrir.

— Ma fille, souffla Williams à l'oreille de la courtisane, garde-toi de faire trop de folies. Tu es ma maîtresse, ici, et tu ne dois pas me contraindre.

Le coupé entra dans la cour; sir Williams en descendit et referma la portière, laissant Baccarat sous la garde du faux docteur; puis il se fit conduire auprès de l'économiste de la maison,

lequel, on le sait, inscrit les malades, perçoit un mois de pension d'avance, en donne un reçu aux correspondants qui les amènent, et, toutes ces formalités remplies, le malade est conduit dans son nouveau logement.

— Monsieur, dit le baronnet, qui sut donner à son visage les apparences d'une tristesse profonde, je viens remplir ici le plus pénible des devoirs, je vous amène un pauvre homme qui vient de perdre la raison.

— Bien, très bien, dit l'inconnu, habitué à ses sortes d'entrées en matière.

Il releva ses lunettes sur son front, prit sa plume derrière l'oreille et la tailla à l'œil nu, selon l'usage des gens qui portent des lunettes et les ôtent et les relèvent chaque fois qu'ils ont réellement besoin de voir.

— Le nom de la malade ? dit-il.

— Anaïs Heurtier, dit sir Williams.

— Son âge, s'il vous plaît ?

— Vingt-deux ans.

— Après ? fit l'économiste en inscrivant méthodiquement sur son registre l'âge et le nom de la nouvelle pensionnaire. Son dernier domicile ?

— Rue Godot-de-Mauroy, No 7.

Sir Williams donnait un faux nom et une fausse adresse dans l'unique but de dépister la police elle-même, au cas où celle-ci éprouverait le besoin d'arrêter Baccarat.

— Monsieur, dit l'économiste, il y a ici des pensions de différents prix.

— Je le sais, monsieur.

— Nous avons des dortoirs communs, des salles où des malades sont deux par deux, enfin les pavillons où ils ont des logements séparés, de une ou plusieurs pièces.

— Monsieur, dit sir Williams, vous êtes homme et on peut vous avouer bien des choses : la jeune femme dont il s'agit est ma maîtresse ; je suis riche, et j'entends qu'elle soit traitée avec les plus grands égards, peu importe à quel prix.

— Alors, dit l'économiste, on va lui donner un appartement au fond du jardin. Il se compose d'un petit salon, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette. Il y a un piano, ajouta le grave personnage du ton d'un opulent propriétaire qui fait valoir son immeuble.

— C'est parfait, monsieur.

— Un médecin visite les malades deux fois par jour, et même trois, si leur état l'exige ; deux femmes sont mises à la disposition du sujet, et couchent près d'elle. Cette dame aura la faculté de se promener dans le jardin réservé, et n'y rencontrera que des folles convenables et de mœurs fort douces, continuant l'économiste avec complaisance, et comme un restaurateur, dressant une carte à payer, s'amuserait à détailler les hors-d'œuvre en lettres majuscules. Le prix de cette pension exceptionnelle est de vingt francs par jour.

Sir Williams présenta un billet de mille francs à travers le guichet ; l'économiste rendit vingt louis, donna un superbe reçu d'une belle écriture bâtarde, et sonna :

— Conduisez la dame qu'amène monsieur, dit-il aux infirmiers, dans le fond du jardin, pavillon B, l'appartement numéro 3.

Et l'économiste remit ses lunettes sur son nez, sa plume derrière l'oreille, et salua sir Williams.

Le baronnet rejoignit la voiture dans laquelle Baccarat, émue et pâle, attendait, comme doit attendre le condamné à mort dans la charrette qui le mène au supplice. Fanny, fidèle à son rôle, pleurait à chaudes larmes, et tenait, à côté du cocher, son mouchoir sur ses yeux.

Sir Williams ouvrit la portière et donna la main à Baccarat, qui descendit sans résistance.

— Tu t'appelles Anaïs Heurtier, dit-il tout bas, tu habites rue Godot-de-Mauroy, 7, et tu as perdu la raison à la suite d'une violente discussion que tu as eue avec une de tes amies, la Baccarat, dont tu aimais l'ami. Ta folie consiste à te croire la Baccarat elle-même. Comprends-tu ?

— Vous êtes un démon ! murmura la jeune femme d'une voix brisée.

— Soit ! mais songe à la cour d'assises.

Et sir Williams dit tout haut :

— Allons, ma chère Anaïs, prenez mon bras et venez voir le petit hôtel que je vous ai acheté.

Il parlait ainsi pour donner le change aux infirmiers qui le précédaient, et comme on s'y prend habituellement pour introduire un malade dans une maison d'aliénés, en lui déguisant l'affreuse vérité.

— L'hôtel, poursuivit-il, avait des locataires quand je l'ai acquis. J'ai donné congé à tout le monde, mais il vous faudra subir leur voisinage pendant un terme encore... et, provisoire-

ment du moins, vous pouvez, il me semble, habiter un délicieux pavillon au rez-de-chaussée.

Et sir Williams entraîna Baccarat muette et stupide.

On arriva au pavillon ; l'appartement fut ouvert ; on y introduisit Baccarat.

L'économiste n'avait point trop surfait sa marchandise, en réalité. Le salon était joli, bien meublé, ouvrant par deux grandes fenêtres sur le jardin ; la chambre à coucher, plus grande que le salon, était fraîchement décorée. Une femme moins habituée au luxe que ne l'était Baccarat aurait trouvé ce logis plus que convenable.

Deux femmes, ni jeunes ni vieilles, d'une propreté parfaite et d'une véritable politesse de domestique, accoururent prendre les ordres de la nouvelle pensionnaire, et l'une dit tout bas à sir Williams :

— Le médecin viendra tout à l'heure. Monsieur ne désire-t-il pas le voir d'abord ?

— Certainement, répondit sir Williams.

Il mit un baiser sur le front de Baccarat, et lui dit :

— Je reviens, chère amie, je vais voir où en sont les écuries qu'on répare. Viens, Fanny.

Fanny prit la main de sa maîtresse, la baisa avec effusion, et suivit sir Williams en continuant à pleurer.

Le baronnet fut conduit chez le docteur de service.

— Est-ce vous, monsieur, demanda celui-ci, est-ce vous qui avez amené cette jeune femme à qui je viens de voir traverser la cour ?

— Oui, monsieur ; c'est une pauvre enfant que j'aime, murmura sir Williams avec émotion.

— Quel est son genre de folie ?

Sir Williams feignit un grand embarras.

— Monsieur, dit-il, vous comprendrez qu'il est de pénibles ; de cruels aveux. Anaïs m'a trompé.

Le docteur regarda le baronnet et se fit sans doute cette réflexion : que la jeune personne était difficile, de ne point aimer un homme jeune, beau garçon et qui paraissait fort distingué.

Cependant, il dit avec un sourire :

— C'est évidemment là, monsieur, une grande preuve de folie ; mais, entre nous, s'il n'y a que celle-là, je ne vois pas ce qu'y peuvent nos soins.

— Monsieur, dit le baronnet avec amertume, ce n'est point en cela qu'elle a été folle ; mais pardonnez-moi d'entrer dans de fastidieux détails, c'est absolument nécessaire.

— Je vous écoute, monsieur.

— Cette jeune femme se nomme Anaïs Heurtier ; je l'ai connue petite ouvrière, je l'ai aimée, je lui donnai chevaux, voiture, — une faute impardonnable quand on veut être aimé... Et le baronnet plaça à propos un profond soupir.

— Or, prit-il, Anaïs avait une amie, une femme galante à la mode, qu'on nomme la Baccarat.

— J'en ai ouï parler, dit le docteur.

Sir Williams s'inclina et poursuivit :

— La Baccarat avait un amant, un petit jeune homme insouciant, qu'elle aimait à l'adoration, et pour lequel elle trompait un homme distingué, le baron d'O...

Le docteur s'inclina à son tour.

— Ce nom m'est parfaitement connu, dit-il.

— Figurez-vous, monsieur, que cette petite sottise d'Anaïs est devenue amoureuse, amoureuse folle, de ce jeune homme, et m'a trompé pour lui...

— Bien, dit le docteur.

— Mais la Baccarat est une fille d'esprit ; fariieuse d'avoir perdu son amant, elle a voulu le reprendre... et elle a employé un assez singulier moyen.

Le docteur regarda sir Williams avec curiosité.

— Il y a quelques jours, un matin, deux amis de la Baccarat ont pénétré dans la chambre d'Anaïs ; où l'amoureux se trouvait, se sont donnés pour un commissaire de police et un

agent, et ont arrêté le jeune homme en l'accusant de je ne sais quel crime.

— Voilà qui est hardi et aurait pu être puni sévèrement, dit le médecin.

— Sans doute, monsieur ; mais le châtimeut n'aurait point empêché le malheur.

— La vue de ces hommes, qu'elle a pris pour de véritables agents de police, lui a occasionné une révolution dans le cerveau, et elle est devenue folle. Or, sa folie consiste à se croire par instants la Baccarat elle-même, à prétendre qu'elle demeure rue Monsey, et à vouloir tirer de prison son nouvel amant, qu'elle m'accuse, moi qui l'aime et à qui elle doit tout, de l'avoir fait mettre en prison en l'accusant d'un vol dont il n'était pas coupable.

— Depuis combien de jours est-elle folle ?

— Depuis trois jours.

— Quelle est cette fille ? demanda le docteur en apercevant Fanny qui continuait à tenir son mouchoir sur ses yeux et à manifester une grande douleur.

— C'est la femme de chambre d'Anaïs, monsieur, une fille qui lui est très attachée, et qui éprouve une violente douleur d'être obligée de s'en séparer. Ne pourrait-on pas la lui laisser ?

— Je ne vois pas à cela un grand inconvénient, dit le docteur. Cette dame sera peut-être plus aisée à guérir, si on laisse auprès d'elle la femme habitée à la servir.

Fanny poussa un cri de joie, le cri convenu entre elle et Williams, qui ne se fait pas entièrement à la maison de santé pour garder Baccarat, et tenait à placer auprès d'elle un gardien plus vigilant encore.

— Ma fille, dit le baronnet en sortant du cabinet du docteur tu vas rester ici.

— Oui, milord.

— Et tu veilleras sur ta maîtresse comme sur la prunelle de tes yeux.

— Oh ! soyez tranquille, dit Fanny, si elle s'échappe, il n'y aura pas de ma faute.

Et Fanny se prit à sourire à travers ses larmes sèches, de ce sourire bas et cruel des domestiques devenus les bourreaux de leurs maîtres.

Ils retournèrent au pavillon.

Baccarat était seule ; les deux infirmières s'étaient retirées.

Assise sur un canapé, la tête dans ses mains, la jeune femme était en proie à une sombre prostration, et elle s'aperçut à peine de la présence de sir Williams.

— Chère madame, lui dit le baronnet, au lieu de vous laisser abattre ainsi, prenez donc patience. D'ailleurs il me semble que votre prison n'est pas trop désagréable.

Baccarat ne répondit point.

— Voici Fanny, continua sir Williams, qui demeurera avec vous. J'ai pensé qu'il vous serait agréable de conserver votre femme de chambre.

— Un espion ! murmura Baccarat d'un ton de mépris.

Et elle tourna le dos à sir Williams.

Le baronnet se retira.

— Je reviendrai vous voir demain, dit-il en s'en allant.

Sir Williams était à peine sorti que le médecin entra.

Le médecin était un homme jeune, intelligent, au front grave cependant, comme il sied à ceux qui ont pâli durant de longues nuits sur des livres et ont interrogé les arcanes de la science.

Il congédia Fanny d'un geste et salua Baccarat.

— Pardonnez-moi, madame, lui dit-il, de me présenter chez vous sans m'être fait annoncer.

Le docteur, en parlant ainsi, avait l'intention de déguiser, selon l'usage, sa profession à son malade ; mais Baccarat se hâta de lui dire :

— Je devine l'objet de votre visite, monsieur, vous êtes le médecin de l'établissement.

Ce ton calme, cette réponse faite avec douceur et tristesse, firent irressaisir l'homme de science, peu habitué à voir des fous convaincus de leur folie.

— Je sais où je suis, dit-elle encore, et vous venez voir, sans doute, quelle est ma monomanie.

— Madame...

— Monsieur, reprit-elle toujours calme, je ne commettrai point la sottise de presque tous ceux qu'on vous amène, je ne vous dirai point tout d'abord que je ne suis pas folle.

Le médecin laissa glisser un sourire d'incrédulité sur ses lèvres.

— Je tâcherai de vous le prouver.

Le médecin s'assit auprès de la jeune femme et lui prit la main.

— Votre état n'a rien de grave, dit-il, et un traitement de quelques jours suffira, je l'espère.

Baccarat attachait un regard profond, investigateur sur cet homme qui venait lui prodiguer pour un mal n'existant pas ; elle étudiait cette physionomie ouverte et intelligente, ces lèvres un peu fortes qui respiraient la bonté, et elle venait de concevoir l'espérance qu'en lui elle trouverait un protecteur.

— Monsieur, dit-elle, pourriez-vous m'accorder une minute d'attention, et m'écouter jusqu'au bout ?

— Parlez, madame, je vous écoute.

— N'est-il jamais arrivé, demanda Baccarat, que des êtres parfaitement raisonnables, aussi sains d'esprit que de corps, mais qu'on avait intérêt à faire disparaître, aient été taxés de fous, et, comme tels, enfermés dans une maison de santé ?

Le médecin tressaillit.

— Cela a pu arriver, dit-il. Seriez-vous dans le même cas ?

Et l'homme de science, à son tour, examinait la jeune femme avec cet œil profond et clair des gens habitués à chercher le sûr indice de la folie dans l'attitude et les paroles les plus sensées.

Une autre que Baccarat se fût écriée aussitôt :

— Oui, oui, je suis dans ce cas, ou à intérêt à me croire folle.

Mais Baccarat avait essuyé ses larmes, elle était devenue forte tout à coup, et prudente autant que forte. Elle voulait convaincre le docteur à la longue, et non point l'effaroucher.

— Écoutez, monsieur, dit-elle, en le faisant asseoir auprès d'elle et déployant ces caïneries charmantes de la femme habituée à plaire, je vais vous raconter une histoire aussi extraordinaire, aussi compliquée qu'un drame du boulevard.

— Oh ! oh ! pensa le docteur, voici l'indice de folie, c'est incontestable. Le fou aime à raconter, se croit toujours victime d'une persécution quelconque.

Cependant, l'homme de science demeura impassible, et prêta complaisamment l'oreille.

Alors Baccarat lui raconta de point en point son histoire, depuis le jour où elle avait aimé Fernand, la visite inattendue de sir Williams, et enfin l'arrestation du jeune homme chez elle.

Et elle s'exprima avec calme, avec esprit, entrant dans de minutieux détails, et parlant de toutes les personnes qu'elle connaissait, prête à se faire réclamer par elles si le docteur voulait les faire prévenir.

XXXVIII

LA DAME RUSSE

Le docteur écouta Baccarat avec le plus grand calme, souvent ébranlé par son récit, car la jeune femme parlait aussi raisonnablement que possible. Il lui dit enfin :

— Vous êtes bien persuadée, n'est-ce pas, d'être vous-même la femme qu'on nomme Baccarat ?

— Allez rue Monsey où est mon hôtel ; demandez à voir ma mère et amenez-la ici, répondit-elle.

— Madame, dit le docteur, dans l'esprit duquel pénétrait le doute, je vous répondrai ce soir. Si réellement vous êtes la victime d'une odieuse machination, vous trouverez en moi un protecteur et non un médecin.

Elle se jeta aux pieds du docteur et prit l'attitude d'une suppliante :

— Ah ! monsieur, lui dit-elle, si vous faites cela, si vous m'aidez à confondre mes ennemis, je vous bénirai comme on bénit Dieu, je vous aimerai comme on aime son père.

Le docteur quitta Baccarat, tout pensif de ce qu'il venait d'entendre.

Mais il avait vu tant de fois les fous lui tenir ce langage et essayer de lui prouver par une logique rigoureuse leur sanité d'esprit, qu'il ne pouvait que douter, et pour croire aux paroles de la jeune femme, il lui fallait une preuve.

Il monta en voiture et se présenta rue Moncey.

Baccarat lui avait dit :

— Vous trouverez ma mère, et vous lui direz où je suis.

Le docteur sonna à la grille ; le jardinier vint lui ouvrir.

— Madame y est-elle ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, dit le jardinier.

Le docteur recula d'un pas ; ses doutes sur la folie de Baccarat s'évanouirent, et il se souvint des détails que sir Williams lui avait donnés, prétendant que la jeune femme inscrite sous le nom d'Anaïs Heurtier persisterait à se croire la Baccarat elle-même.

Le jardinier conduisit le docteur au rez-de-chaussée, le fit entrer dans le salon, le pria d'attendre, et, deux minutes après, une jeune femme vêtue d'une robe de chambre à ramage, les cheveux nattés et dans tout le désordre d'une pécheresse qui se lève à trois heures de l'après-midi, apparut sur le seuil et salua le médecin.

— Mademoiselle de, dit celui-ci, connaissez-vous Anaïs Heurtier ?

— Ah ! pauvre fille !... murmura la fausse Baccarat, elle est devenue folle, monsieur, et elle se prend pour moi-même.

Et la jeune femme s'exprima avec un sang-froid parfait, et raconta au docteur la même version que sir Williams. Le baronnet, on le devine, avait prévu cette visite du docteur ; il avait bien pensé que Baccarat ne se résignerait point ; qu'elle essaierait de persuader et de prouver qu'elle n'était pas folle, et qu'alors, si le directeur de la maison de santé, ébranlé dans ses convictions, faisait une démarche, il irait tout droit rue Moncey.

Sir Williams avait sous la main une femme galante, fort belle encore, bien qu'un peu mûre ; cette femme avait consenti à jouer le rôle pour vingt-cinq louis, et le jour si bien que le docteur se retira persuadé de la folie de Baccarat.

Cependant, celle-ci attendait avec une mortelle inquiétude une seconde visite du docteur, et elle s'était décidé, pour tuer le temps, à entrer dans le jardin réservé, où trois ou quatre folies se promenaient au soleil.

Il était alors midi.

C'était une belle journée d'hiver ; l'air était tiède comme au mois de mai ; le soleil inondait le jardin de ses rayons. Baccarat fit en tremblant quelques pas dans une allée sablée qui conduisait à un banc de verdure.

Elle éprouvait comme un sentiment de terreur secrète à la pensée qu'elle allait se trouver en contact perpétuel avec des êtres privés de raison, elle qui n'était pas folle.

Une femme, en la voyant, vint à elle.

C'était une dame d'environ quarante ans, l'œil triste et le visage un peu pâle. Elle était belle encore, et avait sur les lèvres un sourire mélancolique plein de charme.

Elle était vêtue de noir avec quelques échappées de blanc ça et là, comme pour un demi-deuil.

Elle était assise sur un banc adossé à un arbre au moment où Baccarat pénétra dans le jardin, et elle lisait attentivement un volume à couverture jaune. Au bruit des pas de la pécheresse criant sur le sable, la femme en noir s'était levée et vint à elle.

D'abord elle l'examina avec une curiosité défilante, et puis, rassurée sans doute par ses investigations, elle la salua et lui sourit :

— Bonjour, madame, lui dit-elle.

Baccarat s'inclina et rendit le salut.

— Je gage que vous arrivez, continua la femme au volume jaune.

— En effet, madame, répondit la pécheresse.

— Pardonnez-moi ma familiarité, mon enfant, reprit la dame vêtue de noir d'un ton affectueux et un peu protecteur, mais vous êtes si jolie et si jeune que vous me plaisez infiniment. Je m'ennuie fort ici, et vous êtes le premier visage qui me revient depuis dix ans que je suis ici.

— Mon Dieu ! murmura Baccarat, il y a dix ans que vous êtes ici ?

— Hélas ! oui, mon enfant.

La pécheresse frissonna.

— Si j'allais rester ici dix ans ! pensa-t-elle.

— Venez, mon enfant, dit la folle en la prenant par le bras, faisons un tour de jardin. Le temps est beau, le soleil est chaud comme au printemps. Comment vous nommez-vous ?

— Louise, madame.

— Bien, dit la folle, c'est un joli nom. Moi, je me nomme Jeanne. J'ai encore un autre nom mais je ne le porte plus, hélas ! on me l'a volé.

Baccarat regarda la femme vêtue de noir avec étonnement ; celle-ci parut deviner la signification de ce regard, et à son tour, elle sembla vouloir pénétrer jusqu'au fond de sa pensée.

— Mon enfant, dit-elle, je ne sais pas comment vous êtes ici, mais ce que je sais bien, c'est que vous n'êtes pas folle.

Baccarat poussa un cri :

— Ah ! dit-elle, vous le voyez donc, vous, madame ?

— Il n'est pas besoin d'être médecin pour cela, mon enfant. La folie et la raison mettent chacun leur empreinte sur le visage. J'ai bien vu tout d'abord que vous n'étiez pas folle.

La pécheresse prit dans ses mains la main de la femme vêtue de noir et la baisa avec effusion.

— Mais vous, madame ? demanda-t-elle en tremblant.

— Moi ? soupira-t-elle ; oh ! moi, je suis folle... depuis dix ans. Du moins, c'est l'opinion de mon mari ; c'est celle des médecins, celle de Saint-Pétersbourg tout entier.

— Saint-Pétersbourg ? fit Baccarat avec surprise.

— Oui, dit tout bas la femme au livre jaune, je suis Russe. Elle entraîna Baccarat vers le banc de gazon et l'y fit assis auprès d'elle.

— Qu'avez-vous donc fait, ma pauvre enfant ? dit-elle ; quel homme avez-vous trompé, quel tyran vous poursuit que vous soyez ici ? Car, pas plus que moi, je le vois bien...

La dame vêtue de noir s'interrompit brusquement.

— Tenez, dit-elle, il est des hommes sans pudeur et dont l'âme vénale se prête à tous les calculs. Vous n'êtes pas folle, pas plus que moi, mais il est des gens qui affirmeront le contraire et prouveront votre démente. Quand on entre ici, mon enfant, on n'en sort plus.

La dame russe parlait avec douceur, sans emportement, sans colère, et elle continua avec un amer sourire :

— Souvent la folie est un prétexte pour punir ou sauver de grands coupables. J'ai été criminelle un jour, et depuis dix ans j'expie mon crime en vivant avec des fous...

Baccarat regardait son interlocutrice avec un étonnement mêlé d'effroi. Quel crime avait donc commis cette femme ?

— Figurez-vous, poursuivit-elle, que j'ai mérité la peine de mort, moi ; mais je l'ai mérité dans des circonstances telles que je ne me considère pas comme coupable et que je me crois une victime.

Au moment où sans doute la dame au livre jaune allait raconter son histoire elles furent abordées par une jeune fille

L'Imprimerie METROPOLITAINE,

Ouvrages de couleur et de luxe.

Executes avec soin et promptitude.

Circulaires,
Tetes de comptes,
Tetes de lettres,
Cartes d'affaires,
Pamphlets
Calendriers,
etc, etc.,

A des prix très moderes.

Des ordres recus par telephone ou
par la poste recevront la plus
grande attention.

L'IMPRIMERIE METROPOLITAINE

968 RUE ONTARIO

MONTREAL

TEL. BEEL 6256.

POURQUOI TANT VOUS TROUBLER

Si vous voulez avoir un bon pantalon
tout fait allez chez
A. COHEN & CO

1203 RUE ONTARIO.

Nous en avons de toutes les prix, de \$0.50 en montant
ou si vous voulez avoir un bon habillement tout fait
nous en avons de \$3.00 en montant.

Aussi ouvrage de pratique fait de premiere classe
ainsi que l'ajustage.

NOUS SOLLICITONS UNE VISITE

Le magasin est ouvert jusqu'à 9 heures tous les soirs.

A. COHEN & CO,

1203 RUE ONTARIO.

ROBBER
Joseph Fiart dit
IL EST QUESTION DE
DANS LE NO. 7

Voici les principaux Chapitres qui figurent
dans ce chef d'œuvre.

L'Heritage mysterieux.

Le Club des Valets de Cœur.

Exploits de Rocambole.

La Revanche de Baccarat.

Chevaliers du clair lune.

Le Testament de Grain-de-Sel

Résurrection de Rocambole.

Dernier mot de Rocambole.

Les misères de Londres.

Les Démolitions de Paris.

La orde du pendu.

Le Retour de Rocambole.

L'ILLUSTRATION POPULAIRE,

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE,

Paraissant tous les samedis, délivrée le Jeudi dans les dépôts.

Abonnement : un an.....\$2 50
six mois..... 1 25
le numéro..... 0 05

Publiée par "L'IMPRIMERIE METROPOLITAINE,
968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

N. B.—Nous ne mettons aucuns titres ni dates dans le texte afin de ne pas nuire à ceux qui désirent le faire brocher ou relier. Nous brocherons gratuitement tous les 6 mois, les copies parues à tous ceux qui nous les feront parvenir.

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de magnifiques volumes illustrés, chaque volume de 505 pages et 78 magnifiques gravures.

Pour les annonces s'adresser

Bell Tel. 6256

Aux Editeurs.

L. Petitjean & Cie.,

Costumiers,

NO. 436 RUE DES ALLEMANDS,

LOCATION DE COSTUMES.—Pour soirées dramatiques, bals, mascarades, etc., etc.—Perruques barbes, grimage, à 20 % meilleur marché que partout ailleurs.

ETABLIE EN 1885.

TELEPHONE BELL 6010.

GRAND COMMERCE DE MEUBLES!

Qui ne peut se marier

Lorsqu'on peut acheter un ameublement de maison complet, composé de 27 morceaux, POELN COMPRIS, pour

* \$64.85 *

GRAND ASSORTIMENT DE

Sets de Chambre, Sets de Salon, Tapis, Prélarts, Etc., Etc.

A être vendus comptant ou à conditions faciles.

CHEZ

ALBERT JETTE

Marchand de Meubles

En Gros et en Détail

NO. 1243 RUE ONTARIO, MONTREAL.

ROD. CARRIERE,

Pharmacien,

1341 RUE STE CATHERINE,

— IMPORTATEUR DE —

DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PARFUMERIES,
ARTICLES DE TOILETTE, &c.

Prescriptions préparées avec soin par des employés compétents, et avec les drogues les plus pures.

AGENT POUR LE

BAUME D'ANIS COMPOSE.

On peut se procurer gratis un échantillon de ce fameux calmant à la

PHARMACIE ROD. CARRIERE.

EDOUARD ST JEAN

(Ci-devant ST. JEAN PERRES, rue Ste. Catherine)

Horloger et Bijoutier

1210 RUE ONTARIO 1210

MONTREAL.

Une visite est sollicitée.

Assortiment complet d'HORLOGES, MONTRES, BIJOUX et

Arthur Robinault,

FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

X X X X ET X X X X

Poseur d'appareils à gaz, X X X

X + X Et à eau chaude, Etc., Etc.

Toutes commandes exécutées avec soin et promptitude, et à prix très réduits.

223B AVENUE PAPINEAU,
MONTREAL.